

MONIQUE JACOMINO

LA VIE
C'EST TOUT
HORS SAISON

Monique Jacomino

La vie c'est tout :
Hors saison

© Monique Jacomino, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4099-1



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

La vie c'est tout, mais pour le comprendre il nous fallut traverser bien des aventures, frontières visibles et invisibles, hors saison, par cœur et la force de nos convictions.

Nous arrivâmes, de nuit. Malgré le risque d'être interceptées, nous avions pris cette dernière route. Dans l'obscurité, le bâtiment n'était qu'une masse impossible à identifier, mais dès notre approche, le portail, puis l'allée s'éclairèrent. Descendant de la fourgonnette, avec ce qui me restait d'espoir j'aidais Rose à rejoindre le hall d'entrée désert. Une femme en blouse blanche nous entraîna dans une sorte d'infirmierie où Salomon et Simon nous attendaient. Ensuite tout alla très vite. Les manches retroussées l'infirmière n'avait plus qu'à faire les vaccins que Salomon avait lui-même préparés.

Sur le parking la fourgonnette manœuvrait déjà pour repartir dans le Var où Rose serait en sécurité. Simon avait nos billets pour le Québec et Salomon nous emmena dans sa voiture, direction l'aéroport.

Le déluge

Ma mère avait été brusquement atteinte d'une maladie aussi grave qu'inconnue. Après deux semaines au CHR de Nice, l'hôpital avait demandé son transfert dans cette clinique "huppée" où une partie de son équipe et des professeurs de l'hôpital de Monaco s'étaient relayés auprès d'elle. Malgré des protocoles très stricts, nous avons observé impuissants l'évolution fulgurante du mal. Consciente et calme, ma mère avait accepté différents tests, et autorisé son autopsie après son décès.

— Il semble que je sois un cas d'école, mais je ne souffre pas et si je peux contribuer à aider ou prévenir d'autres cas...

La dernière semaine n'avait été qu'une course entre mes diverses obligations et la clinique où j'avais surpris un soir, un jeune homme à la voix douce qui lui tenait la main. Leurs paroles inaudibles m'avaient poussée à demander un entretien à l'homme en blouse blanche.

— Malheureusement, je n'en sais guère plus que vous, mais le cas de votre maman s'inscrit dans une contagion soudaine qui intéresse l'Organisation Mondiale de la Santé. C'est d'ailleurs à ce titre que je me suis rapproché d'elle.

— L'OMS ? Qui êtes-vous ?

— Simon et je sais que vous êtes Ariane. Marguerite est une femme formidable. Restez auprès d'elle le plus longtemps possible. Je n'appartiens pas à cette institution, mais sachez que votre maman est bien entourée et ne souffrira pas. Son cas n'est pas isolé mais nous ne sommes qu'au début des recherches sur ce type de pathologies. Courage !

Noyée dans un sang, totalement vicié ma mère s'était éteinte quarante-huit heures plus tard. Mon père avait attendu dans la voiture avec mon fils, le temps de récupérer quelques effets personnels et une enveloppe kraft glissée dans mon cartable. Depuis des jours, un flot continu de pluie défigurait la ville, soulevant même des bouches d'égout, encombrées de branches d'arbres et objets divers. Épuisée, mais accrochée au volant j'avais repris la voiture. À l'arrière de l'auto, le visage protégé par une casquette de camouflage, mon fils silencieux, tenait serré contre lui son chien en peluche. À côté de moi, mon père respirait à peine, fixant les balais d'essuie-glace en position accélérée. Dans un sous-marin de

poche, ou en simples scaphandriers, je nous devinais heurtant toutes sortes de débris de plastique et de ferraille.

— Je vous dépose chez grand-père et je file à la Maison des fleurs. J'ai encore des bricoles à ranger avant le déménagement et le notaire.

— File, nous irons ensemble, dit mon père en allumant la radio qui annonçait en boucle des effondrements de ponts, sous des camions trop chargés en Ligurie et dans les hautes vallées des Alpes.

Connaissant par cœur la route de Bendéjun, j'arrêtai enfin les essuie-glaces à bout de forces pour ouvrir ma vitre sur les parfums de la terre et des châtaigniers détremnés. Les jardins, oliviers luisants et pins maritimes détremnés réveillaient les chants de quelques oiseaux. La vie nous rattrapait. Après la route, le chemin jusqu'au perron envahi de feuilles, branches mortes qui m'obligèrent à arrêter le véhicule. Olivier bondit, tandis que mon père s'éloignait seul, tout droit dans la colline.

— Viens, finissons les cartons, ensuite grignotage, et câlin sur le canapé. Il est déjà tard...

Olivier attrapait au hasard des carnets et cahiers d'écolière où je retrouvai des fleurs séchées, mon écriture, mais aussi celle de ma mère pour des recettes de crêpes, la galette à la cannelle et le repiquage des œillets.

— Et là, qu'est-ce qui est écrit ?

« Dans "magistère," il y a magie et se taire, comme les cailloux du Petit Poucet, sur le chemin, deux autres enfants cachés ». C'est sans doute à ce moment-là que je me souvins de mes premiers rébus, jeux de mots et énigmes qui occupaient souvent les siestes de nos étés à la campagne.

— Tu peux m'ouvrir la petite boîte de fer ! C'est quoi ?

— Oui, ce sont trois petits fragments : Jaune, vert et bleu. J'étais partie dans la colline pour cueillir un bouquet pour la fête des Mères Je voulais des marguerites et des pois de senteurs. J'avais buté sur une, puis deux grandes marches blanches ensevelies sous les herbes. Au bout de la première marche, j'avais trouvé ces trois morceaux...

— Super, c'est pour le Petit Poucet, on les garde !

Espace-Temps

« Il faut convoquer le Temps, chercher des traces, preuves, interroger les témoins vivants ou morts, vérifier les alibis et repérer les liens. Qui a mis autant d'eau sur nos routes, nos pare-brises et jusque dans les maisons de ces pauvres gens qui doivent déguerpir ? »

Ces mots étaient tombés du camion de déménagement. Des mots écrits sur le revers d'un devis.

— C'est à vous ?

— Merci Madame, on file avant les embouteillages. On livre donc d'abord le fond du camion chez vous ?

— Oui mais qui a écrit cela ?

— Certainement le patron ! Il écrit partout des bouts de ses pièces de théâtre. Là, il a filé pour la répétition, mais vous aussi vous avez des livres partout. C'est que ça pèse !

Meubles et cartons posés, les déménageurs étaient repartis, me laissant seule au milieu du salon. J'avais alors libéré mon immense chagrin, et mille images en désordre. Peu instruite mais protégée par mon père Marguerite avait cuisiné, cousu et tricoté, ravie chaque soir de « *reprendre son ouvrage* ». Ma mère faisait des rébus, puzzles immenses, en apprenant l'italien et suivant des cours ici et là au hasard de sa vie de femme curieuse. Passionnée de fleurs, graines et boutures, elle avait créé le « labyrinthe de verdure où ressourcer sa famille » trois mois par an. Au milieu de la colline, ma mère avait cherché, appris, et organisé près de trente années d'aventures immobiles, penchée sur la terre. Elle favorisait les passages de l'eau en fredonnant sous son chapeau de paille. Près d'elle, entre sueur et égratignures, siestes et bavardages, rires et silences inquiets, j'avais grandi ; partant toujours à contrecœur en camps de jeunes en Bretagne. Dans des petits cahiers et répertoires numérotés et tenus par des élastiques, définitions de mots, citations et devises qui lui étaient chères. Comme « cent fois sur le métier il faut mettre l'ouvrage » qu'elle associait à : « mettre tout son cœur à l'ouvrage ! » Passionnée de mots, fléchés, croisés et anagrammes, ma mère jouait avec les lettres qu'elle brodait aussi sur de petits sacs de graines dont je retrouvai les esquisses aux crayons de couleurs. Je me souvins des erreurs volontaires qu'elle glissait dans mes poésies et innombrables petits rébus semés sur mon *chemin d'apprentie-sage*. « *Tu dois veiller à bien lire et apprendre les mots des autres avant de choisir les tiens. Tu seras sans doute de celles qui retiennent mieux avec la musique des sons. Alors que moi, je dois voir et*

observer pour retenir. J'apprends par cœur ! Il faut aussi que tu ailles en Bretagne te confronter à l'océan, aux vents et marées qui changent tout. Ton père dit que ce qui nous a manqué ce sont les études, les vrais avec des maîtres et des diplômes. »

La maison des fleurs avait été notre oasis, notre *Idéal*, Paradis sur terre d'où j'avais pu courir les collines par les chemins presque effacés des bergers et des voyageurs. J'y avais appris à lire les heures, saisons, ciels d'orage et les forêts de résineux brûlantes déjà avant les incendies. Adulte, j'y avais entraîné mon petit garçon jusqu'à ce que ma mère tombe malade, et que mon père vende précipitamment la petite maison à un couple de femmes sans enfant qui recherchaient la paix. Les mots griffonnés du déménageur tombèrent étrangement à pic, avec les derniers cartons et souvenirs que je ne voulais pas trop vite, ranger. « Convoquer le temps » ! J'aurais bien des comptes à lui demander et je vérifierais plus que ses alibis !

Professeure d'Histoire dans un lycée de banlieue sensible niçoise, je participais à l'animation d'un Atelier d'Écriture qui attirait quelques lycéens à la pause méridienne et nous donnait une respiration essentielle, non seulement pour travailler en équipe mais aussi aborder autrement nos élèves volontiers. Ce jour-là, la collègue de Lettres commença :

— Votre génération doit sortir des sentiers et discours rebattus qui nous ont embourbés. Ce n'est pas dans ce monde-ci que vous trouverez du souffle. Osez les sirènes des Cyclades, n'ayez pas peur des monstres marins qui ont égaré Ulysse. Dans Cyclades il y a cycles, comme ces yeux d'ouragans qui nous noient, mais aussi ces cycles qui ramènent le beau temps après la pluie. N'est-ce pas Ariane ?

Les Cyclades n'avaient jamais été des détours faciles à négocier, et je me méfiais du vent capable de dérouter les navires et destins des héros comme Ulysse. Mais pour nos élèves venus de nombreux horizons, dévorés par les écrans de jeux sans âmes, Sophie avait raison.

— D'autant plus que nous avons étudié les parcours des grands navigateurs et explorateurs phéniciens, inspirez-vous des cartes que nous avons réalisées et que j'ai affichées pour vous sur les murs ! Reprit Brigitte la documentaliste.

Dans leur cité refermée sur ses impasses sales de béton gris, nos jeunes étaient aussi relégués que rassurés. À un jet de pierre de la mer, le quartier était coincé entre des voies rapides et passerelles autoroutières. Alors ils évoquaient souvent les séjours annuels au Bled considéré comme une sorte de destination

commune, et pourtant multiple, impossible à géolocaliser. Au terme de voyages, de jours en voitures et de nuits en bateaux le Bled était un espace hors sol, bulle de saveurs et parfums contrastés qui les troublaient. Selon les élèves, séjours et types de récits, le Bled apparaissait parfois comme aux confins fantastiques. Aussi essentiel, que dangereux, inhospitalier qu'attractif, il prenait mille formes dans des textes souvent déchirants. Pour nos apprentis auteurs qui lisaient très peu, l'écriture associée aux échanges autour de leurs récits permettait de décrire, nommer, distancier et parcourir ces territoires, détours et aller-retour forcément périlleux.

— Là-bas, les gens parlent pas français et nos parents sont différents. On nous regarde de travers. Mais la dernière fois, j'ai fait des photos et puis j'ai écrit...

— Ici on est des « Arabes » et là-bas on est jaloué ! C'est facile, moi je suis bien que sur le bateau !

Nous cherchions les clés de nouveaux chemins où semer des pierres blanches entre réel, probable, possible et imaginaire. Alors, au plus près de puits brûlants et puants des volcans, dans les labyrinthes des archipels ou aux sommets d'îlots balayés par les vents, nos courageux écrivains suivaient Ulysse, et retrouvaient grâce aux voix grecques, carthaginoises, ou latines des forces pour écouter leurs propres accents. Tandis que se disputaient les cultes d'Isis et de Poséidon, dans la lueur blafarde d'Artémis, nos jeunes accostaient de nuit pour égorger l'agneau du sacrifice. Au creux de mythes enlacés, dans la mouvance des vagues qui cognaient leurs pensées comme les rivages toujours opposés, des textes s'écrivaient ou s'égarèrent pour nous rapprocher un peu, au moins d'ombres familières. L'errance faisant perdre tout repère, je leur expliquais qu'Hésiode avait fondé les mythes avant qu'Hérodote invente l'Histoire pour permettre aux hommes de se poser et réfléchir.

— On a besoin des mythes pour prendre de la hauteur disait Sophie. On trouve tout dans la mythologie. On apprend les mots, les couleurs et les parfums de la vie depuis toujours et pour toujours. Mais Ariane, doit vous permettre de voyager dans l'ombre comme Orphée...

— Ce que veut dire votre professeur de Littérature, c'est que nous sommes des humains pétris de glaise, toujours entre le délitement par noyade et dessèchement en poussière. Toujours en quête d'équilibre pour exister, et cheminer, au moins dans cette vie, nous sommes mortels, fragiles sur un fil secoué par le vent. Mais nous sommes aussi retenus par les fils, mêmes invisibles de ceux qui nous ont précédés partout...

- Donc l'Histoire serait une bouée ?
- Un fil conducteur pour ne pas s'égarer ?
- Un permis de séjour ? Un passeport ?
- Une offre à ne pas manquer pour ne plus rester seul ?
- La ligne bleue sur le cahier ?
- Notons tout cela.
- Moi j'en ferai un Slam !
- Et si l'Histoire était une histoire pour donner un sens à tout ce qui n'en a pas ?
- On évoque souvent cela pour la religion...
- L'histoire est peut-être une religion ?
- Et les religions des histoires à dormir debout ?
- Dormir debout ! Belle expression pour les somnambules que nous sommes dit Sophie.

Histoire, récits de grands-mères, philosophie, poésie et politique, nous entraînaient dans des divagations audacieuses, souvent joyeuses et parfois mélancoliques qui ouvraient les esprits et les cœurs. La pause de midi nous permettait souvent de nous installer dans la cour, où nous rejoignaient d'autres élèves. Nous osions écrire pour aussi parler, au-dessus des barrières innombrables de l'espace et du temps. Des visages apparaissaient et disparaissaient, laissaient des bribes, souvent anonymes dans nos casiers. Des élèves sortis du lycée continuaient à participer par mails, nous rejoignant parfois pour une heure de partage avec les plus jeunes, sur la plage, dans un parc ou dans les murs de la Cité. Les programmes officiels s'intéressaient beaucoup plus aux XIX^e et XX^e siècles autour des grands conflits mondiaux, du communisme, du nazisme et d'un libéralisme souverain partout dans le monde. Pourtant, nos jeunes que nous poussions aussi vers le cinéma s'identifiaient à Néo dans Matrix, le chef des pompiers dans Fahrenheit 451 ou Esméralda.

— Dans l'Atelier nous sommes une famille. Moi je suis Hermione et toi Harry.

— À l'extérieur ce sont des Moldus, des pauvres humains étrangers à la Magie.

— Notre Atelier veut réveiller des vocations même chez les Moldus. Hermione est Moldue, mais c'est aussi une magicienne en devenir ! Ici tout le monde a sa place, et même si nous sommes ensemble toujours une infime minorité, nous « sommes ».